

.kùsùà

(N : 3/4 = mò.kùsùà / mè.kùsùà)

◆ lieu de transaction commerciale: marché, magasin, boutique

∞ Divers récits, souvent énoncés par des villageois, mais non validés par les Aka, rapportent que, dans des temps anciens, les premiers contacts entre Pygmées et villageois se seraient déroulés sans qu'ils se rencontrent physiquement: les premiers auraient déposé en une place limitrophe des plantations des villageois des produits forestiers, de la viande, de l'ivoire... avant de se retirer en forêt. En contrepartie, les villageois cultivateurs auraient déposé des produits de l'agriculture et de leur artisanat, notamment des outils en fer, que les Pygmées seraient venus retirer discrètement. Ce n'est qu'après un long temps d'échanges satisfaisants que le contact physique aurait eu lieu.

Il est possible que ce type de transaction ait eu lieu au temps des guerres interethniques, lorsque des Pygmées voulaient nouer des rapports avec des villageois ennemis de leurs anciens alliés et qu'ils voulaient ainsi s'assurer du bon accueil qui leur serait fait.

Pourtant ce récit, très présent dans la littérature des premiers Européens et des auteurs africains, ne semble pas correspondre à une réalité historique, mais à une volonté des villageois, dans leurs rapports avec les Européens, de se préserver des rapports exclusifs, avec des hommes de la forêt qu'il convenait, et qu'il convient encore, de décrire comme extrêmement sauvages et farouches.

Avant la colonisation, il n'existait pas de lieu public d'échange. Les transactions se faisaient de personne à personne, dans le cadre de divers types de relations plus ou moins ritualisées. L'administration coloniale a instauré des marchés à jours fixes, essentiellement pour y acquérir des marchandises de traite (ivoire, caoutchouc, peaux d'antilopes...) et, dans les lieux de résidence des Européens, pour l'obtention de produits vivriers. Peu à peu les villageois en sont venus à fréquenter les marchés pour leur propre compte, avec la pénétration du numéraire dans les régions rurales.

À présent dans les centres ruraux, il existe un grand marché hebdomadaire, un marché quotidien du matin dans le centre-ville, souvent dans des installations en dur, et un "petit marché du soir" quotidien, en une place excentrée.

Durant la colonisation, les compagnies concessionnaires ouvrirent des boutiques où leurs employés villageois, rémunérés non pas en argent mais en bons, étaient obligés de s'approvisionner en produits d'importation (pétrole, tissus, vêtements, machettes, sel, conserves, boissons alcoolisées...).

Pendant la période du travail forcé, c'est grâce à leurs alliés aka que les villageois ont pu supporter l'énorme pression des Compagnies concessionnaires et de l'administration coloniale et fournir l'ivoire, les peaux d'antilopes... qui étaient exigés d'eux. C'est de leurs associés qu'ils en obtenaient la plus grande partie dans le cadre d'un échange, peu rentable pour les Aka, mais guère plus avantageux pour eux. En effet, pour les produits de valeur fournis, ils ne recevaient que des sommes dérisoires, que bien souvent on leur confisquait au titre de l'impôt.

Parallèlement, des commerçants européens chrétiens, puis à partir des années 1950, des Tchadiens musulmans, ont ouvert des petits magasins d'approvisionnement, d'abord dans les plus grosses agglomérations, puis progressivement des succursales dans les villages, avec un système de gérance locale. De plus, ils confiaient souvent des lots de marchandises à des colporteurs, présents également sur les marchés.

Hier, comme aujourd'hui, les Aka qui s'aventurent sur ces marchés ne peuvent pas y vendre eux-mêmes leurs produits, commercialisés par leurs alliés villageois. Ce qui n'empêche pas certains d'entre eux de les fréquenter pour se faire offrir à boire ou quelque nourriture, en échange de prestations passées ou à venir.

Ce n'est qu'à partir des années 1980, depuis l'ouverture des premières écoles accessibles aux enfants aka, qu'ils ont commencé à acquérir les techniques de calcul permettant la gestion du numéraire, §.ngĩnzà – des pièces de monnaie essentiellement –. Les Aka n'ont donc commencé que récemment à fréquenter marchés et magasins pour y acheter eux-mêmes les produits d'importation qu'ils désirent obtenir, car les villageois préféraient et préférèrent encore leur servir d'intermédiaires, pour perpétuer le système d'échange qu'ils entretiennent avec eux depuis des siècles, en essayant toujours d'en faire un moyen de domination.

• nâ sùà, nâ gùfá mò.kùsùà «Je me suis mis à entrer dans les boutiques»

// je + / (G)-retourne÷A / je + / (P)-entre÷A / le₃+magasin // (13.98)

SYN .mbóndf

.s é t é (N : 5/6 = è.s é t é / b è.s é t é)★

◆ liane (sp.)

Gnétacée, *Gnetum africanum* WELW.

■ *Morphologie* - Liane sarmenteuse débile, semi-ligneuse; petites feuilles à très long acumen.
— *Écologie* - Des sous-bois de forêts et des recrûs forestiers.

∞ ACQ. - *collecte permanente* = si la collecte est destinée à la cuisine du campement, les quantités nécessaires sont peu importantes et la cueillette du *Gnetum* se fait lors d'une baguenaude.

∞ EXPL. - *échange* = les feuilles de *Gnetum* étant une des bases essentielles de la cuisine centrafricaine, elles sont – de même que les chenilles – un très important objet de troc : des femmes villageoises entreprenantes viennent s'installer quelques jours dans des campements aka, munies de provisions de manioc, d'huile de palme et de marchandises diverses (vêtements usagés, ustensiles de cuisine, sel, tabac, alcool, colifichets...). Les quantités sont faibles, limitées aux charges transportables par ces femmes.

.s é t é,

CUEILLETTE DE GNETUM

Gnétacée, *Gnetum africanum* WELW.



Mambi cueille les feuilles d'une liane de Gnetum, tombée au sol en même temps que l'arbre abattu qui lui servait de support.



Makanda, fille aînée de Mambi, attache les feuilles de Gnetum en faisceaux, prêts à être commercialisés.

*Akungu novembre 1992
(Vidéo A. Epelboin)*

Les marchandises sont proposées à la convoitise des habitants du campement, qui, s'ils s'en saisissent, contractent une dette, remboursable en *Gnetum*. En échange, les villageoises sont censées recevoir des bottes de feuilles dont elles remplissent de volumineux sacs (de graminées ou de farine de 50 ou 100 kilos, voire plus). Elles profitent des longs temps d'inaction pour conditionner la collecte en petites bottes directement commercialisables, dont le volume varie en fonction de l'abondance du produit sur les marchés villageois et urbains centrafricains. Certaines de ces femmes, soit que leurs marchandises aient eu peu de succès, soit que leur caractère ne leur ait pas permis de gérer habilement les négociations, repartent au bout d'un

long temps, affamées, avec des sacs peu nombreux. D'autres, en revanche, au prix d'efforts considérables, réussissent et réalisent ainsi de bons bénéfices grâce à la revente du *Gnetum* jusque sur les marchés de Bangui. Dans ces circonstances, les volumes à cueillir par les Aka sont très importants et la cueillette est souvent réalisée en famille. Les femmes et les enfants – au sol – se saisissent des feuilles à leur portée, les adolescents, plus rarement les hommes, – dans les arbres – coupant les lianes et les rabattant vers les premiers. La technique est souvent destructrice, les lianes étant coupées et tirées au sol de façon à permettre un travail aisé.

∞ TECH. - *prod. (chasse)* = les feuilles sont placées dans la fosse du piège à lacet, car elles ont la vertu d'attirer le gibier en se décomposant.

∞ ALIM. - *base (brèdes)* = les feuilles, hachées menu, sont consommées cuites en ragoût avec de l'huile de palme, de la viande, des champignons, des chenilles... Elles sont d'un emploi beaucoup moins fréquent dans la cuisine aka que dans la cuisine villageoise.

(*farineux*) = les racines épaisses, § .wómá, sont grillées.

∞ MÉD. - *dermato. (blessure)* = les feuilles mâchées, additionnées de sel d'importation, sont mises en emplâtre sur la blessure.

∞ MÉD. - MAG. - *entéro. (hernie)* = on attache la liane à la cheville;

- *uro. (douleurs aux testicules)* = la liane est attachée à la cheville.

∞ CRÉD. - *taxin.* = il existe deux variétés de *Gnetum africanum*, celle-ci étant la plus prisee, car ses feuilles, si elles sont plus petites que celles de l'autre variété, § .k ò k ò, sont aussi moins coriaces.

- *obligation (comportementale)* = le chasseur dont la femme ressent les douleurs des règles doit attacher la liane à sa cheville, sinon le gibier s'enfuirait.

- *surnat. (esprits § .k á d ì)* = le devin-guérisseur, qui a comme alliés ces esprits qui le protègent, s'attache un morceau de la liane au bras pour les prévenir de son départ en forêt où ils l'accompagneront tout au long de son déplacement.

SYN .k à l í // § .k ò k ò

⊗.kòkò (N : 1/2 = kòkò / bà.kòkò)★

◆ 1. liane (sp.), *Gnetum*, Koko

Gnétacée, *Gnetum buchholzianum* ENGLER

- *Morphologie* - Liane semi-ligneuse, sarmenteuse, débile, à nombreux stolons; forme à grandes feuilles, acumen moyen. — *Écologie* - Des sous-bois de forêt et recrûs forestiers.



- ∞ ACQ. - *production (cueillette)* = régulière, quotidienne (Illustration à §.sété).
- ∞ EXPL. - *échange* = cette variété, la plus commune, est celle qui fait principalement partie de l'échange avec les Grands Noirs (v. §.sété); des femmes villageoises viennent s'installer dans les campements aka de forêt jusqu'à obtention des quantités correspondant aux marchandises qu'elles ont apportées;
- *consommation* = c'est la variété la plus consommée car la plus facile d'accès, cependant une consommation trop fréquente ou en grande quantité n'est guère appréciée, car signifiant un manque de viande.
- ∞ ALIM. - *base (farineux)* = les racines, §.wómá, sont grillées;
(*brèdes*) = les jeunes feuilles, hachées en fines lamelles, sont consommées bouillies ou en ragoût avec viande, poisson, chenilles ou champignons et, de préférence, une base oléagineuse (amandes d'*Irvingia*, huile de palme...);
- *compl. (fruit)* = il est consommé cru, sur place.
- ∞ MÉD. - *dermato. (plaie)* = les feuilles sont mises en emplâtre comme cicatrisant.
- ∞ MAG. - *protect. (> pluie)* = quand la pluie menace lorsqu'on est en forêt, on s'attache la liane autour de la poitrine.
- ∞ CRÉD. - *écol.* = cette variété de *Gnetum* est considérée comme plus filandreuse, moins tendre et moins savoureuse que le §§.kàlf ~ .sété, mais aussi comme plus commune et donc de collecte plus aisée.
- ∞ De nombreuses feuilles de collecte sont consommées en brèdes, mais leur cueillette est toujours occasionnelle, au hasard des rencontres, alors que le .kòkò, abondant et accessible partout est de consommation quasi-quotidienne. Lorsque le campement est établi en forêt secondaire, dans les zones de recrù forestier, la consommation des jeunes feuilles de manioc et de jeunes feuilles non déroulées de bananiers s'ajoute à celle du .kòkò. Dans les campements forestiers, la variété est plus grande, différentes lianes et herbacées fournissant des brèdes. Les plantes à feuilles comestibles, sont consommées soit hachées menu comme le .kòkò, soit pilées, comme les feuilles de manioc; plus rares sont celles dont la tendreté permet de les cuire entières. Plusieurs d'entre elles doivent être cuites à deux ou plusieurs eaux pour en éliminer l'âcreté ou l'acidité et souvent une légère toxicité, comme c'est le cas pour les feuilles de manioc. Parmi les plantes à brèdes les plus fréquentes, on pourra citer:

.tòtò ~ .dòtò (7/8)	Commélinacées, <i>Palisota</i> spp., les jeunes feuilles sont hachées;
.ndèlèni (5 _B /8) ~ .gù (1/2)	Amaranthacée, <i>Amaranthus spinosus</i> , herbacée, jeunes feuilles, plante cultivée par les villageois;
.ndókì (3/4) ~ .sòsà (5/6)	Solanacée, <i>Solanum torvum</i> , feuilles entières, plante épineuse, cultivée par les villageois;
.sàbùkà (1/2)	jeunes feuilles de manioc, hachées;
.sàsàngà (3/4)	Zingibéracée, <i>Costus lucanusianus</i> , Canne acide, grande herbacée dont on consomme les feuilles acidulées;
.sáyè (1/2)	Acanthacée sp., arbuste, les feuilles sont finement hachées;
.sókpó (1/2)	Cucurbitacée, <i>Momordica foetida</i> , Concombre sauvage, petite liane herbacée dont on ne consomme que les feuilles;
.sùmbá (5 _B /8)	Phytolaccacée, <i>Hillieria latifolia</i> , herbacée, feuilles entières;
.súngù.mbálá (3/4)	Pandacée, <i>Microdesmis puberula</i> , arbuste, feuilles en consommation rituelle (§.kèngò);
.jángdàlà (1/2)	Violacée, <i>Rinorea</i> sp., arbuste de sous-bois, feuilles;

DÉCOUPE DU GNETUM

Les feuilles sont découpées sur une fine planchette de bois avec un couteau bien affûté.
Afin d'améliorer l'angle de coupe, le talon de la planchette est posé sur un morceau d'écorce fraîche.

Motonga décembre 2004 (Clichés A. Epelboin)

(ci-contre)

.kékélé (3/4)	Ulmacée, <i>Celtis tessmannii</i> , arbre dont les jeunes feuilles sont hachées menu;
.kòbòlò (5/6)	Musacée, <i>Musa spp.</i> , la jeune feuille encore enroulée, hachée en fines lanières;
.kòkò (1/2)	Gnétacée, <i>Gnetum buchholzianum</i> , liane, feuilles, dont on distingue deux variétés, en fonction de la tendreté, .kòkò, dure, mais commune, .sété ~ .kàlí, tendre, mais rare, identifiée comme <i>G. africanum</i> ;
.ngémbá (3/4)	Styracacées, <i>Afrostryrax lepidophyllus</i> , <i>Hua gabonii</i> , arbre, les feuilles sont finement hachées;
.ngènzè (3/4)	Apocynacée, <i>Pycnobotria nitida</i> , liane, les feuilles hachées menu comme le <i>Gnetum</i> ;
.índòlú (3/4)	Acanthacée, <i>Whitfieldia elongata</i> , arbuste, feuilles;
.èlé-.á-mò.sòsé-bò.kià (3/4)	Verbénacée, <i>Premna angolensis</i> , arbuste, feuilles;
.èlé-.á-ngósá (3/4)	Verbénacée, cf. <i>Premna sp.</i> , arbuste, feuilles en épisards et dans la soupe de palme;
.éngbélé (3/4)	Portulacacée, <i>Talinum triangulare</i> , herbacée, feuilles;
.ángò-.á-mò.kèngò (7/8)	Astéracée, <i>Synedrella nodiflora</i> , herbacée, feuilles en consommation rituelle;
.òtò (7/8)	Commélinacée, <i>Palisota ambigua</i> , herbacée, feuilles.

♦ 2. chant de danse (sp.) du rituel §.bòndó

- *kòkò-yà-ndóngó kè* «C'est du *Gnetum* au piment!»
(cf. CD *Anthologie de la musique des Pygmées Aka II*, pl. 11; CD *Musique des Pygmées Aka*, pl. 7)

(N : 5B/8 = kòkò / mà.kòkò) {Bg.B}*

♦ liane (sp.), *Gnetum*, Koko (la masse, la nourriture)

- búné mòká mà.lùè-má-mà.kòkò, búné séká mà.kòkò
// vous + I (R)-cueillez÷A / les_g÷feuilles | les_g÷celles de | les_g÷*Gnetum* // vous + I (R)-hachez÷A / les_g÷*Gnetum* //
- «Cueillez les feuilles de *Gnetum* et hachez-les»

§§.kàlí, .sété // = NG .kòkò (Ø/bà); = MB kòkò / = B kòkò /
= NGB kòkò; = MZO kòkò / = S kòkò

.t é k í (Nd : 9/8 = b ò . t é k í / mà . t é k í < t é k -)

♦ vente, échange, troc

∞ Ce type de trafic à contrepartie immédiate concerne essentiellement les villageois et surtout ceux avec lesquels on n'est pas traditionnellement associé, auxquels on fournit occasionnellement des produits forestiers, mais pas de services.

• bú n é mà l é k é bà . k ú d ù b ò . t é k í b ô . n á

«Vous ne devriez pas vendre toutes les tortues» (12.70)

(Cf. extrait vidéo Bg 1987 ci-après) // SYN . p ú í , . b ó k á ² // § . ó k á

.t é k í, une séance de troc. Extraits de «Chronique pygmée, Akungu 1987: le troc». Vidéo 20mn. CNRS, LACITO, CNRS AV 1995



(1) Une villageoise, une *wali koko* / femme / *Gnetum* / (en sango) vient d'arriver au campement, profitant d'une auto venue chercher des manœuvres aka pour travailler dans une plantation de café, propriété d'un fonctionnaire.

(2) Elle est accompagnée de son jeune enfant et de deux jeunes frère et sœur qui l'assistent. La jeune femme, véritable colporteur, cherche à tirer le meilleur parti possible de ses pauvres marchandises et les exhibe comme des trésors sous les yeux de spectateurs-clients acquis d'avance; du savon, 2 à 3 paquets de cigarettes, quelques petits paquets à 50 CFA de chanvre, 75 cl d'alcool, du sel, des aiguilles, du fil, un peu d'huile de palme, du manioc ... et surtout des vêtements usagés. Encore rares en forêt en 1987, ils remportent un succès immédiat considérable, surtout les culottes, slips et pantalons.



(3) Négligemment, elle expose une bouteille d'alcool de fabrication locale, faisant semblant d'ignorer les convoitises qu'elle suscite. Elle commence à faire circuler des colifichets, bracelets, bagues, usagés que l'on peut obtenir à crédit à une valeur le plus souvent surestimée par la seule commerçante.

(4) Ceux qui se saisissent d'une marchandise, ici Mangutu admirant un anneau, s'engagent à fournir une compensation en nature sous forme de volumineux paquets de feuilles de *Gnetum* destinés à être commercialisés au détail sur les marchés de Bangui.

(5) Yakpata, très digne, feint d'ignorer l'alcool; il demande, non pas à troquer des cigarettes contre des produits de la forêt, mais à les acheter, ce qui n'est pas un comportement coutumier des Pygmées, peu habitués jusqu'à ces dernières années à manipuler l'argent. Ostensiblement, il vérifie la monnaie, alors qu'en fait il ne sait pas véritablement compter au-delà de la reconnaissance des unités de mesure monétaires usuelles: 10, 25, 50, 100 F CFA. De par ses activités de *ngàngà*, devin-guérisseur, il a



régulièrement accès à des billets de 500, 1000 F CFA, mais il s'embrouille rapidement. Ceci n'a pas d'importance car ce qui importe c'est, d'une part, de montrer aux cadets qu'il ne faut pas se précipiter avidement sur les marchandises et, d'autre part, dans l'épreuve de force engagée de fait avec la commerçante, de lui montrer qu'elle n'est pas tombée chez des habitants rustaude de la forêt que l'on peut tromper aisément. C'est dans ces occasions que le spectateur est frappé par le comportement souvent arrogant, autoritaire et supérieur des villageois vis-à-vis des Pygmées.

(6) Les sacs à remplir, dits 50 kilo et 100 kilo, sont nombreux et volumineux. Jetés au sol par la villageoise, personne ne les a encore relevés en signe d'accord du marché.



(7) Justement Ginza, fils aîné de Yakpata, a réussi à embrouiller la jeune sœur de la villageoise en s'emparant de la bouteille et en se versant un verre d'alcool qu'il déguste seul, sous l'œil concupiscent de Mbonga un préadolescent du campement, fils de Mbolo, ...

(8) ... et sous les rires des femmes qui discutent encore les termes de l'échange.



(9) Pour finir, Koti (la 1ère épouse stérile de Ginza), suivie par les autres femmes, se saisit d'un sac, tout en plaisantant sur sa taille démesurée. La première phase du marché est ainsi conclue, impliquant à la fois les individus, et les familles nucléaires qui ont pris des marchandises à crédit.

La commerçante villageoise s'installe alors dans une pièce d'une maison mise à sa disposition pour les 1 à 3 jours que dure la récolte.



(10) Sa jeune sœur, avec une bassine, suit Mangutu qui lui indique le chemin de la source, tandis que des femmes apportent un peu de bois de cuisine.

En fait, le marchandage n'est pas fini car, outre les rémunérations promises en nature ou en argent lorsque les feuilles auront été remises, la commerçante garde des atouts dans sa manche pour activer la récolte, notamment vis-à-vis des jeunes hommes et adolescents qui cherchent par tous les moyens à échapper à leurs dettes. La bonne exécution des contrats est soumise à la capacité de la villageoise à garder son calme et sa bonne humeur, même quand ses provisions touchent à leur fin. Et la tentation est forte pour certaines de recourir à des menaces verbales et physiques sur des modes patronaux hérités du passé. Isolées, affamées, certaines femmes peu appréciées ont appris à leurs dépens ce qu'il en coûtait de brusquer des "têtes dures".

(11) Lorsqu'elle prépare son repas, ici céphalophe à l'huile de palme et boule de manioc, elle se doit de savoir adresser, une assiette à Yakpata, un peu de manioc à une de ses "clientés", etc.



(12) Une commerçante habile sait ménager les personnalités du campement en leur offrant discrètement, hors contrat, quelques produits valorisés : Ginza goûte ainsi un peu de chanvre à l'aide de la pipe traditionnelle aka.

.bóká (N : 1/2 = bóká / b à .bóká) {Mga}

◆ 1. dette, crédit, bon-pour (*fr. local*)

∞ Le crédit (bon-pour) est obtenu d'un villageois pour satisfaire des besoins urgents en tabac, alcool, nourriture, objets divers. Il est contracté en échange de la promesse de produits de forêt, produits de cueillette le plus souvent (rotin, *Gnetum*, chenilles...) et à présent plus rarement de produits de chasse.

Les créanciers n'apprécient pas que la dette soit remboursée en argent, ce qui les prive de confortables bénéfices.

●● mō .s ó – b à .bóká "créancier"

• ná bāngè mē bà.sí-bà.bókâ ló «Je laisse derrière moi mes créanciers» (14.19)

SYN. .bāndò, .mbúsà⁵

♦ 2. vente, échange, opération commerciale

∞ Dans le cadre de l'échange entre Aka et Grands Noirs, la réciprocité peut être différée, soit que le partenaire villageois fasse l'avance des armes ou d'autres biens que l'Aka compensera peu à peu par ses apports de viande de chasse (surtout) ou en services, soit que lors de l'abattage d'un gros gibier, le Pygmée serve immédiatement son partenaire, celui-ci ne disposant pas sur le champ des marchandises souhaitées en retour.

SYN. .púí, .tékí; § .íngá // VAR. § .óká (Bg)

◆ acheter

∞ Antérieurement à l'introduction du numéraire, le terme (d'origine bantoue) était employé pour les transactions faisant usage des monnaies traditionnelles (lingots de fer, fers d'arme et d'outils, cloches rituelles, etc., selon les ethnies). Leur usage était réservé aux échanges concernant les êtres humains (à la réparation d'une blessure ou d'un meurtre, au rachat d'un esclave ou d'un prisonnier de guerre et dans les compensations matrimoniales). Les opérations commerciales n'étaient pas concernées; elles se situaient toujours dans le cadre du troc.

Pour les Aka, comme pour les autres ethnies, qui ne sont pas producteurs d'objets en fer, ce type de transaction, par les monnaies traditionnelles, se situait toujours au second degré, leur acquisition passant d'abord par les échanges en nature (objets en fer contre produits forestiers ou services).

Les Aka n'ont que depuis peu accès au numéraire pour “acheter” eux-mêmes des marchandises. Leurs prestations de services aux Grands Noirs sont toujours en grande partie monnayées en nature, notamment en produits villageois ou d'importation. Les villageois eux-mêmes n'ont connu l'usage du numéraire que vers le milieu du XX^e siècle, surtout pour ceux qui ont travaillé dans les entreprises européennes ou ont émigré vers les centres urbains. Dans les zones rurales, il n'a vraiment commencé à se diffuser que dans les années 1960-70.

• bǎlǒ bā má ó-mbókà, bā s ómbá mà.5kó ó-tòtǒ-yà-lángò
 // les₂+Grands Noirs || les₂+ces=ils + / (P)-proviennent+A / à † (le_{5b}+)village # les₂+ces=ils + / (P)-achètent+A / les₉+autres / à † (le_{5b}+)milieu | le_{5b}+ce de | le₃+campement // (12.84)

«Des Grands Noirs viennent du village pour en acheter d'autres (champignons) au campement»

• nâ sūà, nâ gùlâ mò.kùsùà, nâ s ómbá nâ è.tóbò
 // je + / (G)-retourne+A # je + / (P)-entre+A + / (à) † le₃+magasin # je + / (P)-achète+A / =avec / le₅+vêtement // (13.98-99)

«Je me suis mis à entrer dans les magasins pour y acheter des vêtements»

• mà.sú-mâ-sátò á s ómbè mé ndàkò, á dìkè
 // les₈+jours || [les₈=ces les | trois] / (le₁+)ce=il + / (I)-achète+S / à moi / (le_{5b}+)tabac # (le₁+)ce=il + / (I)-garde+S // (14.468)

«Dans trois jours (je viendrai), qu'il m'achète du tabac et me le garde»

SYN ²s é1-, pút- ~ vút- // ANT ²pú-, t ék- // §§.mì nâ, t òl ì, .ngínz à // D s ómbá k- / .s ómb á // = BC *c ómb- / = NG s ómb-; = MB s ómb é l è; = NGO s ómb-; = MO s ómb-

.ngínzà (N : 5B = ngínzà) {Bg}

♦ argent, monnaie

∞ L'usage de l'argent chez les Aka n'a vraiment commencé à se diffuser que dans les années 1960-70, d'abord par les employés des entreprises européennes et les citadins. Son emploi n'est en extension rapide que depuis les années 1980, de façon variable selon la proximité des villages et de commerçants. Il reste soumis à une idéologie de l'échange, sans véritable calcul arithmétique. Il s'agit en fait d'un troc par l'intermédiaire d'une pièce métallique (dotée d'un nom de chiffre sango, correspondant à sa valeur, mais qui ne signifie rien en aka : un ngbàngbò égale 100 F CFA, un òkú égale 5 F CFA, un bàlè.ókò égale 10 F CFA), mais en réalité il correspond plutôt dans l'esprit du Aka à son équivalent en produit consommable.

En dehors de quelques pièces de monnaie ou des billets de 500 ou 1000 FCFA, les Aka (ainsi que de nombreux villageois) ne savent pas compter l'argent. Cette difficulté, voire cette incapacité, à compter la monnaie tient à diverses causes. Dans le système numérique aka à base cinq, §.tánò, on énumère les objets plutôt qu'on ne les compte; quand on est face à des quantités importantes, on va jusqu'à cinq facilement, puis on énumère des multiples de cinq, mais on s'égare rapidement dès que le nombre s'élève.

Dès qu'on s'éloigne des centres commerciaux des agglomérations, il est très difficile de faire la monnaie de billets, le numéraire circulant en quantité très faible en Afrique centrale en dehors des villes. Les billets de 5 000 ou 10 000 sont très rares. Lorsque des Aka font la monnaie de billets, ils sont quasi systématiquement spoliés et les erreurs involontaires ou volontaires sont de règle, à moins qu'ils n'entretiennent une relation privilégiée avec leur interlocuteur.

Un nombre croissant de patrons villageois, surtout des fonctionnaires, propriétaires de plantations de café, les rémunèrent, non plus seulement en nature sous forme de nourriture et de produits manufacturés, mais également de monnaie. La rémunération en argent est fréquente chez les devins-guérisseurs renommés, recherchés par une clientèle régulièrement renouvelée de fonctionnaires. De nos jours, l'accès direct au numéraire, sans

passer par les villageois, est possible pour ceux qui travaillent pour des missionnaires, une entreprise forestière ou des ONG, etc.

Quelle que soit la somme, l'argent est la plupart du temps très rapidement échangé contre des marchandises, vêtements, objets domestiques, nourritures. De même qu'un gibier ne peut pas être réservé à une seule personne, l'argent ou les biens acquis doivent être partagés. Les ayant-droit, légitimes ou non, sont très nombreux: famille résidentielle, "parents", belle-famille, patrons villageois créanciers...

Avec une petite pièce jaune (5 FCFA = 0,05 FF = 0,008 €), on peut acheter un beignet; avec une petite pièce blanche (50 F CFA), deux cigarettes, une unité de mesure d'alcool local, un petit paquet de sel, cinq épis de maïs; avec une grande pièce blanche (100 FCFA), un verre de vin de palme ou une botte de chanvre indien. Les occasions de convertir une pièce de monnaie en un produit de consommation courante sont pluriquotidiennes, même dans des campements retirés en forêt: morceau de viande cuisinée par une villageoise à 100 F CFA, 50 F CFA de sel, une boisson à 100 F CFA, un paquet de tabac à priser à 50 F CFA, un sachet à 25 FCFA d'huile de palme...

Encore en 2006, disposer d'argent n'est facile pour personne, à peine plus pour un villageois, que pour un Aka. Les dettes d'argent, §.bóká, se révèlent dangereuses. De nombreux créanciers villageois profitent de cette aubaine pour tenter de mettre en place des droits d'asservissement contestés (travail forcé, confiscation d'un objet saisi d'une valeur supérieure à la somme due, etc.).

• *ngínzà* yíké «Il y a beaucoup d'argent»

VAR .tòlì³ {Mga} (§-) // ☉ .mòtí // §.vátá // = S ngínzà / ± MO .ngènjà (ø.è/ø. ì) "argent, richesse"

♦ tabac

∞ Le tabac est ainsi dénommé sous toutes ses formes consommables : faisceau de feuilles entières fraîches ou sèches, carotte, paquet de tabac haché, rouleau de tabac à chiquer, cigare, cigarette.

On distingue ses origines, appelant §.gbàngàyà, le tabac cultivé dans les villages qui circulait sous forme brute (feuilles entières, fraîches ou déjà séchées), §.mbàngà, le tabac industriel en paquet et, le plus souvent aujourd'hui, sous forme de cigarettes. Ce dernier terme, qui était le plus courant dans la région dans les années 70, était moins utilisé par les Aka, puisqu'il n'était employé que pour indiquer la provenance du produit; il est d'ailleurs directement emprunté au ngbaka et semble propre à la région orientale de l'aire aka. C'est .ndākò, qui désigne le produit consommé, dont l'emploi était le plus fréquent dans le discours. De nos jours (années 90), le tabac consommé ne l'étant plus que sous forme de cigarette est appelé .mbàngà de façon courante.

Le tabac est toujours obtenu auprès des Grands Noirs dans le cadre des relations d'échange, qu'il s'agisse de leur propre production ou du tabac commercialisé. Actuellement, il n'existe plus de cultures locales du tabac dans les régions de Mongoumba et de Bagandou. L'évolution du goût, depuis les années 80, a amené les fumeurs à préférer le tabac blond au tabac brun, celui-ci n'étant plus guère apprécié que par les anciens qui le consomment par petits morceaux dans leur fume-cigarette.

Les Aka n'ont pas découvert l'usage de la fumée avec l'introduction du tabac. Ils fumaient déjà de longue date – et le font encore à l'occasion – les feuilles d'un arbuste de forêt humide, §.kāmā (*Drypetes capillipes*, Euphorbiacée). Ces feuilles, passées au feu, séchées, puis réduites en fragments fins, sont fumées dans la pipe. Il est possible que l'usage médicinal de cette plante soit à l'origine de son emploi comme "herbe à fumée". En effet, on l'utilise toujours, en cas de rhume, pour dégager le nez : on froisse les feuilles fraîches à violente odeur mentholée dont l'inhalation est très efficace. En 1994, un informateur rapportait que les feuilles de §.túngā (*Polyalthia suaveolens*, Annonacée) étaient également fumées, par la génération de ses pères.

D'autre part, les termes désignant le mode de consommation du tabac, §§kòt- "tirer", "inspirer (par le nez)", "inhaler", "renifler" et sǎt- "aspirer une bouffée de fumée" sont en rapport avec le mode de consommation original de l'herbe à fumée, antérieure au tabac, qui diffère de celui des Grands Noirs voisins, initiateurs et importateurs du tabac chez les Aka.

Traditionnellement, c'est dans la "pipe", §.nzàmbò, que le tabac était consommé. Bien que toujours en usage, surtout dans les campements de forêt, elle est depuis les années 70, de plus en plus fortement concurrencée, dans l'environnement villageois, par la cigarette. Elle conserve son emploi, avec un foyer de très petite contenance, pour le chanvre indien. Celui-ci peut être nommé "tabac", par jeu ou par discrétion, par exemple en présence de fonctionnaires ou d'un amateur avec qui on ne veut pas partager.

Comme beaucoup d'autres activités de consommation, fumer a chez les Aka un caractère de convivialité. Les cigarettes sont donc partagées en société. Il est rare que l'on dispose d'une cigarette par convive. On peut en passer une à la ronde, mais l'on est bien sou-

vent amené à n'en fumer que des portions (§.kúdí) et de toute façon il n'est pas question de laisser de mégot; il faut fumer une cigarette entièrement, ce qui nécessite l'emploi de fume-cigarettes, §.p515t1. Ceux-ci sont taillés dans une tige creuse ou dans un os long de singe, mais on peut aussi utiliser une simple feuille roulée, généralement de Zingibéracées §.sētī, *Renalmia sp.* ou *Aframomum sp.* En forêt, chez les chasseurs, il est fréquent de fumer une cigarette roulée, la braise à l'intérieur de la bouche.

Tous les membres du campement, hommes, femmes et enfants, participent aux cause-ries et réjouissances du soir, dont fumer fait partie. Le tabac n'est absolument pas considéré comme toxique et de jeunes enfants finissent "en cachette" les restes de pipe ou de cigarettes.

Les dons et contre-dons de tabac affichent la reconnaissance du statut social de l'individu. Ils sont donc de fait très ritualisés, notamment dans les rapports avec les beaux-parents.

En cas de manque, des fumeurs toxico-dépendants sont amenés à échanger des quantités importantes de produits forestiers contre de dérisoires quantités de cigarettes auprès de leurs fournisseurs villageois.



Des adolescents friment en fumant force tabac, draguant les filles qui feignent de ne pas les regarder.

Motonga 1992 (Vidéo A. Epelboin)

Un villageois acheteur de produits de collecte et de chasse propose en échange des cigarettes de tabac blond. Akungu 1994 (Vidéo A. Epelboin)

.ndākò, TABAC

• búné bēkē mē ndākò, nā kòtē vā «Qu'on m'apporte du tabac à fumer»
// vous + / (O)-apportiez+S + / à moi / (le₁+)tabac // je / (I)-fume+S / ici + | =VA // (14.104)

• mō.sō bō : ēē, nā tí-dōā mē bèlā-biā-ndākò vā, àmé nū ndé lāngō nū vā
// le₁+celui-qui + || (le₁+)ce-ci || / que : { ! hé ; / je + / (CH)-n-r / vais+A / pour moi + / (à) † le₆+travail | le₆+ce de | (le₆+)tabac / ici + | =VA // « moi + / (à) † avant » / c'est = < le₃+campement + / (à) † avant || ici + | =VA || > // (14.105-106)

«Celui-ci s'écrie : Hé ! Je ne suis même pas allé, pour mon propre compte, faire le travail du tabac, jusqu'ici je suis resté au campement»

• nā-mō.mbēngō, búsé bōā bōmā ó-mílo-mù, búsé-nēí mú-kiā bèlā-biā-kāvē ó-ngō-nē, à sōmbā mē ngā-ndākò nā-bótó
// avec † le₃+matin / le₉+jour || le₉+ce=il + / (G)-se lève+A / à † le₁+villageois + | (le₁+)mon # nous || [avec + † lui] + / (R)-pos | avons fait+A / le₆+travaux | le₆+ces de | le₁+café / à † là + | ce-(vers)ici // le₁+ce=il + / (A)-a acheté+A + / à moi / le (fameux) | (le₁+)tabac + | le₁+ce+le || [avec + † (le₉)+paquet] // (14.139-142)
«Ce matin, comme le jour se levait chez mon villageois, nous sommes tous deux allés travailler les caféiers là-bas et il m'a acheté ce paquet de tabac»

.mbáŋgì (N : 1/2 = mbáŋgì / bàm.báŋgì)

♦ Chanvre indien

Cannabis sativa L., Cannabinacée

■ Plante herbacée cultivée.

∞ TECH. : *gén. (stupéfiant)* = la feuille séchée est fumée comme le tabac, mais plus rarement.

∞ SOC. : *écon.-soc. (échange)* = le Chanvre indien, importé illégalement du Zaïre ou du Congo, entre dans le cadre des échanges avec les villageois, au même titre, mais avec une fréquence et un volume bien moindre, que le tabac (§ .mbáŋgà) et l'alcool (§ .ngbákò). De rares Grands Noirs de la région en cultivent occasionnellement quelques pieds dans un coin reculé de plantation forestière (la culture en étant interdite) et en gratifient leurs clients aka lorsque ceux-ci le désirent.

Même si tous ne sont pas amateurs, de nombreux Pygmées sont consommateurs de chanvre indien. Celui-ci, au même titre que les alcools et les tabacs, n'est pas considéré par les Aka comme une drogue toxique, mais comme des nutriments nécessaires à l'entretien de la santé et de l'humeur, à la réalisation de performances. Ils permettent l'exécution des travaux pénibles exigés par l'entretien des plantations villageoises de café.

Outre le miel et des remèdes "magiques", le chanvre et le tabac sont employés par nombre de grands chasseurs pour mener à bien les longues poursuites de gros gibiers.

Hommes, femmes, adolescents, enfants, tous les amateurs ont leur part, qui n'est pas égale. Le partage au sein de la société aka obéit aux règles coutumières de répartition des produits valorisés et donne à voir, au-delà des discours théoriques de préséance, le fonctionnement quotidien de la société. La consommation de chanvre n'est pas le fait d'amateurs marginaux; elle est totalement socialisée.

Néanmoins, à l'exception des grandes occasions, les parts journalières *per capita* sont la plupart du temps réduites à quelques bouffées d'un produit à faible teneur en substances actives.

Dans la taxonomie locale, le chanvre indien est placé dans la même catégorie que les tabacs, parfois à égalité avec une cigarette brune importée illicitement du Zaïre (de la marque *Tumbaco*). Il n'y a aucune notion, dans cette société, de la toxicité biologique de la fumée inhalée, qu'elle provienne de la combustion du tabac, du chanvre ou de substances médicinales.

Conscients du caractère illégal de la possession et de la consommation du chanvre au regard des lois officielles de l'Etat centrafricain, les Pygmées savent, en présence d'étrangers, parfaitement dissimuler leur consommation. Aussi est-il très difficile d'apprécier l'ancienneté de l'usage du chanvre indien chez les Pygmées aka.

Si la conduite d'un individu, sous l'emprise de l'alcool ou du chanvre, va à l'encontre des normes de sociabilité, il est considéré comme malade et pris en charge par la collectivité. Cette "maladie" est rapportée au .k̄l̄ā (1. interdit alimentaire, 2. maladie due à la rupture d'un interdit alimentaire). La cure, outre différentes thérapies appropriées, à base d'onctions de matières végétales et de scarifications avec application de substances médicinales, aboutit à un interdit personnalisé de consommation de chanvre ou d'alcool.

Les devins-guérisseurs aka, avec lesquels nous avons travaillé {Mga et Bg}, ne consomment jamais de chanvre, sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agit d'un goût personnel ou d'un interdit spécifique. Ces mêmes individus, au cours de leur apprentissage-initiation et de leur exercice professionnel, ont été amenés à consommer à des fins divinatoires un lixiviat hallucinogène et psychodysléptique d'écorces de racines de § .b̄d̄nd̄ō (*Strychnos icaja* et surtout *Tabernanthe iboga*). L'usage en est strictement réservé aux contacts avec le surnaturel (divination et ordalie) et en conséquence au spécialiste, le devin-guérisseur et ses assistants.

Tabac, alcool et chanvre sont tous produits de l'échange avec les Grands Noirs. Le vin de palme (§ .l̄ēk̄ù), sans en être produit puisque les Aka se le procurent directement, résulte cependant des contacts avec ceux-ci (qui en sont grands consommateurs) du fait que les Palmiers (*Elaeis guineensis* JACQ.) producteurs se trouvent dans les zones de forêt colonisées par eux, récemment ou anciennement (§ .nd̄ám̄ā).

§§ .mb̄ánḡā, .ngb̄ák̄d̄, .l̄ēk̄ù